LEIGH BARDUGO

GRISHA

2. LE DRAGON DE GLACE

MILAN

GRISHA

Correction : Claire Debout
Mise en pages : Petits Papiers
Illustration de couverture : Guillaume Morellec

Titre original : *Siege and Storm*
Published by Henry Holt and Company, LLC
175 Fifth Avenue
New York, New York 10010
© 2013 by Leigh Bardugo

Pour l'édition française :
© 2018, éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31100 Toulouse, France
editionsmilan.com

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-7459-9762-3

LEIGH BARDUGO

GRISHA

Le dragon de glace

Traduit de l'américain par
Anath Riveline

MILAN

Pour ma mère, qui y a cru quand je n'y arrivais plus.

Illustration de Keith Thompson

FJERDA
PERMAFROST
CHERNAST
TSIBEYA
PETRAZOI
RAVKA
RYEVOST
LA VY
BALAKIREV
OS ALTA
POLIZNAYA
SIKURZOI
5
10
15
20
SHU HAN

LES GRISHAS

Soldats de la Seconde Armée
Maîtres de la Petite Science

LES CAPORALKI

(L'Ordre des vivants et des morts)
Fondeurs
Soigneurs

LES ETHEREALKI

(L'Ordre des invocateurs)
Hurleurs
Inferni
Faiseurs de marée

LES MATERIALKI

(L'Ordre des fabrikators)
Durasts
Alkemi

PROLOGUE

Le garçon et la fille avaient autrefois rêvé de navires, il y a fort longtemps, bien avant qu'ils aient jamais vu la Vraie-Mer. Les vaisseaux des histoires, ces bateaux magiques avec des mâts taillés dans du cèdre et des voiles cousues par de jolies demoiselles avec des fils d'or pur, qui avaient pour équipage des souris blanches qui chantaient des chansons et astiquaient le pont avec leurs queues roses.

Le *Verrhader* n'avait rien de magique. C'était un bateau de commerce kerch qui transportait des cargaisons de millet et de mélasse. Il empestait la crasse des matelots sales et les oignons crus censés prévenir le scorbut. L'équipage crachait, jurait et négociait les rations de rhum. Le pain qu'on distribuait au garçon et à la fille grouillait de charançons et on leur avait attribué une cabine pas plus grande qu'un placard, qu'ils devaient partager avec deux autres passagers et un baril de morue salée.

Ils s'en fichaient. Ils s'étaient habitués aux cloches toutes les heures, au cri des mouettes et à l'incompréhensible baragouin kerch. Le navire était leur royaume, et la mer une immense douve qui tenait leurs ennemis à distance.

Le garçon s'adaptait à la vie sur les flots aussi bien qu'il s'adaptait à tout le reste. Il avait appris à faire des nœuds, à réparer des voiles et, à mesure que ses blessures guérissaient, il se mit à pêcher avec l'équipage. Intrépide, il abandonna ses

chaussures pour monter sur le gréement. Les marins s'émerveillaient de sa façon de repérer les dauphins, les bancs de raies et de poissons-tigres, et de sa capacité à anticiper le moment où une baleine allait surgir de l'eau, son vaste dos graveleux venant briser les vagues. Ils disaient que s'ils avaient sa chance, ils seraient déjà riches.

La fille les rendait nerveux.

Après trois jours en mer, le capitaine lui avait demandé de rester dans la cale autant que possible. Parce que les marins étaient superstitieux, avait-il prétexté. Pour eux, une femme à bord entraînait vents contraires et tempêtes. C'était vrai, mais l'équipage aurait accueilli avec plaisir une fille joyeuse, souriante qui aurait bien voulu plaisanter avec eux.

Cette fille, toujours silencieuse, se postait derrière le bastingage, son écharpe autour du cou, gelée comme une figure de proue sculptée dans du bois blanc. Cette fille hurlait dans son sommeil et réveillait les hommes qui somnolaient sur la hune.

La fille passa donc son temps à hanter les entrailles sombres du navire. Elle comptait les barils de mélasse, étudiait les tableaux du capitaine. La nuit, elle se blottissait dans les bras du garçon sur le pont, pour contempler les constellations dans la vaste étendue étoilée : le Chasseur, le Savant, les Trois Fils idiots, les rayons brillants du Rouet et le Palais du sud avec ses six flèches tordues.

Elle restait contre lui aussi longtemps qu'elle le pouvait, lui racontait des histoires, lui posait des questions. Parce qu'elle savait que lorsqu'elle dormirait, elle rêverait. Parfois lui venaient des images de skiffs détruits avec des voiles noires et des ponts couverts de sang, de gens en pleurs dans l'obscurité. Mais le plus affreux, c'était ce prince pâle qui pressait ses lèvres contre son cou, qui plaçait ses mains autour de sa gorge et qui

la contraignait à user de son pouvoir dans une explosion de lumière vive.

Quand elle rêvait de lui, elle se réveillait en tremblant, l'écho de son pouvoir résonnant encore dans son corps, la sensation d'embrasement toujours présente sur sa peau.

Le garçon la serrait alors plus fort et murmurait des mots doux à son oreille pour qu'elle se rendorme.

– C'est juste un cauchemar, chuchotait-il. Ils vont finir par cesser.

Il ne comprenait pas. Les rêves étaient désormais le seul endroit où elle pouvait utiliser son pouvoir en toute sécurité. Elle les attendait avec impatience.

Le jour où le *Verrhader* approcha des terres, le garçon et la fille, ensemble sur le pont, purent observer les côtes de Novyi Zem.

Ils glissèrent dans le port à travers une forêt de mâts usés et de voiles repliées. D'élégants voiliers côtoyaient des rafiots délabrés venus de Shu Han, des navires de guerre mouillaient à côté de goélettes de croisière, et de gros bateaux de commerce rivalisaient avec des baleiniers fjerdans. Une énorme galère de prisonniers en partance vers les colonies du Sud avait levé son drapeau en feutre rouge pour indiquer qu'elle transportait des meurtriers. En la longeant, la fille aurait juré entendre le cliquetis des chaînes.

Le *Verrhader* arriva à son poste d'amarrage. On baissa la passerelle. Les dockers et l'équipage se saluèrent, attachèrent les cordes et préparèrent la cargaison.

Le garçon et la fille examinaient le quai, à la recherche du rouge des soigneurs, du bleu des invocateurs ou de l'éclat doré du soleil sur les fusils ravkans.

L'heure était venue. Le garçon glissa sa main dans celle de la fille. Sa paume était dure et rugueuse après les longues journées

de pêche. Lorsqu'ils débarquèrent, ils eurent la sensation que la terre ferme continuait à flotter sous leurs pieds.

Les marins éclatèrent de rire.

– *Vaarwel, fentomen !* s'exclamèrent-ils.

Le garçon et la fille s'éloignèrent, faisant leurs premiers pas dans le nouveau monde.

S'il vous plaît, pria la fille en silence, s'adressant aux Saints qui voudraient bien l'écouter. *Faites qu'ici nous soyons en sécurité. Que nous nous trouvions en lieu sûr.*

1

Cela faisait deux semaines que nous étions à Cofton, et je me perdais encore. La ville se trouvait dans les terres, à l'ouest des côtes de Novyi Zem, à des kilomètres du port où nous avions accosté. Bientôt nous nous enfoncerions plus loin encore jusqu'à la frontière zemeni. Peut-être que là, enfin, nous nous sentirions en sûreté.

Je consultai la petite carte que j'avais dessinée moi-même et revins sur mes pas. Je retrouvais Mal tous les jours après le travail et nous rentrions dans notre pension de famille ensemble, mais aujourd'hui, je m'étais complètement égarée en faisant un détour pour acheter notre dîner. Les friands au veau et au chou rangés dans ma sacoche dégageaient une odeur bien particulière. Le marchand m'avait assuré que c'était une spécialité zemeni, mais j'avais des doutes sur la question. Peu importe. Tout avait un goût de cendres pour moi depuis quelque temps.

Mal et moi étions venus à Cofton pour trouver un travail qui financerait notre voyage vers l'ouest. C'était l'épicentre commercial du *jurda*, entouré de champs de petites fleurs orange que les gens mâchaient à longueur de journée. Ce stimulant était considéré comme un luxe à Ravka, mais quelques marins sur le *Verrhader* l'utilisaient pour rester éveillés au cours de leurs gardes. Les hommes zemenis aimaient coincer les fleurs sèches entre leurs lèvres pour les mâchouiller, et même les

femmes en portaient sur elles dans de petites bourses brodées qui pendaient à leurs poignets. Toutes les vitrines que je longeai exposaient des marques différentes : Feuille d'or, Ombre, Dhoka, le Robuste. Je vis une fillette vêtue d'un joli jupon penchée sur le crachoir en laiton d'un magasin pour expectorer un filet de jus couleur rouille. Je réprimai un haut-le-cœur. C'était une pratique zemeni à laquelle je ne pensais pas m'habituer un jour.

Avec soulagement, j'arrivai dans l'artère principale de la ville. Au moins, maintenant, je savais où j'étais. Cofton ne me semblait toujours pas réel. C'était une ville brute et inachevée. La plupart des rues n'étaient pas pavées, et j'avais la sensation que les bâtiments aux toits aplatis avec leurs frêles murs en bois risquaient de s'écrouler à tout moment. Pourtant, tous avaient des fenêtres en verre. Les femmes s'habillaient avec du velours et de la dentelle. Les magasins débordaient de douceurs, de babioles et de tous les articles possibles, à l'exception des fusils, des couteaux et des casseroles en fer-blanc. Ici, même les mendiants portaient des chaussures. Voilà à quoi ressemblait un pays quand il n'était pas en état de siège.

Alors que je passais à côté d'un magasin de liqueurs, j'aperçus du coin de l'œil un uniforme rouge. *Un Caporalki*. Aussitôt, je reculai d'un pas pour me cacher dans l'ombre entre deux immeubles. Mon cœur battait la chamade tandis que ma main se dirigeait vers le pistolet sur ma hanche.

Essaie de ne pas attirer l'attention, me rappelai-je, glissant la lame hors de ma manche. *D'abord la dague. Le pistolet, s'il le faut. Ton pouvoir en dernier recours.* Une fois de plus, je regrettai les gants confectionnés par les fabrikators, dont j'avais dû me séparer à Ravka. Avec leurs miroirs cousus sur le tissu, je pouvais facilement aveugler des assaillants dans un combat à mains nues, ce qui permettait de ne pas les trancher en deux

avec la technique de la Coupe. Si j'avais bel et bien été repérée par un soigneur Caporalki, je risquais de ne pas avoir le choix. C'étaient les soldats préférés du Darkling et ils pouvaient bloquer mon cœur ou me pulvériser les poumons sans même me toucher.

J'attendis, la sueur inondant le manche de mon poignard et le rendant glissant. Après un moment, j'osai enfin jeter un coup d'œil dans la rue. Je vis une charrette chargée d'une pile de barils. Le conducteur s'était arrêté pour parler avec une femme dont la petite fille se trémoussait impatiemment dans sa robe rouge foncé.

Juste une gamine. Pas de Caporalki en vue. Je m'appuyai sur le mur pour reprendre mon souffle et tenter de me calmer.

Ce ne sera pas toujours comme ça, me dis-je. *Plus le temps passera, plus ce sera facile.*

Bientôt, je me réveillerai d'une nuit sans cauchemars et je marcherai dans les rues l'esprit tranquille. Jusque-là, je garderai mon petit couteau à portée de main et compterai sur l'acier des Grishas pour me défendre.

Je retournai dans la foule et resserrai mon écharpe autour de mon cou. C'était devenu un tic nerveux. En dessous, je portais le collier de Morozova, le plus puissant des amplificateurs, ainsi que le seul moyen de me reconnaître. Sans lui, je n'étais qu'une réfugiée ravkanne, sale et sous-alimentée, parmi tant d'autres.

J'ignorais ce que je ferais quand les températures grimperaient. Je ne pourrais tout de même pas me promener avec une écharpe autour du cou en plein été. Avec un peu de chance, Mal et moi serions déjà loin des grandes villes et des questions indésirables. Nous serions seuls pour la première fois depuis notre départ de Ravka. L'idée me déclencha un frisson de nervosité.

Je traversai la chaussée, évitant les carrioles et les chevaux, sans jamais baisser ma garde, persuadée qu'une troupe de

Grishas ou d'*oprichniki* allaient me tomber dessus. À moins que ce ne soient les mercenaires shus, ou les assassins fjerdans, ou les soldats du roi ravkan, ou même le Darkling en personne. Tant de monde nous chassait ! *Me chassait*, corrigeai-je. Sans moi, Mal serait encore un traqueur dans la Première Armée, et pas un déserteur en cavale.

Un souvenir que j'avais enfoui me revint soudain : des cheveux noirs, des yeux de quartz gris, le visage triomphant du Darkling tandis qu'il libérait le pouvoir du Fold. Avant que je ne lui arrache cette victoire.

Les nouvelles arrivaient facilement à Novyi Zem, mais aucune n'était bonne. Selon certaines rumeurs, le Darkling avait survécu à la bataille dans le Shadow Fold et rassemblé ses troupes pour tenter une nouvelle offensive contre le trône ravkan. Je ne voulais pas croire que c'était possible, mais je savais qu'il ne fallait surtout pas le sous-estimer. Les autres récits étaient tout aussi déconcertants : la Non-Mer s'étendait, expulsant ses réfugiés de l'Est et de l'Ouest ; on vouait désormais un culte à une sainte capable d'invoquer la lumière. Je préférais ne pas y penser. Mal et moi, nous avions une nouvelle vie à présent. Nous avions laissé Ravka derrière nous.

Je me pressai et j'arrivai bientôt sur la place où je retrouvais Mal tous les soirs. Je l'aperçus penché sur le bord d'une fontaine, en train de discuter avec un ami zemeni qu'il s'était fait en travaillant à l'entrepôt. Je ne me rappelais pas son nom… Jep, peut-être ? Jef ?

Alimentée par quatre immenses robinets, la fontaine était moins décorative qu'utile, avec son grand bassin dans lequel les jeunes filles et les servantes venaient laver leur linge. Ce jour-là, aucune des lavandières ne mettait beaucoup de cœur à l'ouvrage. Elles étaient toutes subjuguées par Mal. Et comment ne pas l'être ? Ses cheveux avaient poussé et au lieu de sa coupe

militaire, des boucles commençaient à lui tomber sur la nuque. Les jets de la fontaine avaient mouillé sa chemise, qui collait à sa peau bronzée par les longues journées en mer. Il renversa la tête en arrière, éclatant de rire à ce que venait de dire son ami. Manifestement, il ne remarquait même pas les sourires espiègles dirigés vers lui.

Il en a tellement l'habitude qu'il n'y prête même plus attention, songeai-je, agacée.

Quand il m'aperçut, son visage s'éclaira et il me fit signe. Les femmes se tournèrent vers moi et échangèrent des regards incrédules. Je savais bien ce qu'elles voyaient : une maigrichonne avec une chevelure brune filandreuse et terne, des joues creuses et des doigts orange à force d'emballer du *jurda*. Je n'avais jamais été très séduisante, et les semaines passées sans utiliser mes pouvoirs avaient encore dégradé mon allure. Je ne mangeais ni ne dormais bien, et les cauchemars n'arrangeaient rien. Sur tous les visages je lisais clairement : qu'est-ce qu'un garçon comme Mal peut faire avec une fille comme elle ?

Je me redressai et tentai de les ignorer tandis que Mal m'entraînait dans ses bras pour m'attirer contre lui.

– Où étais-tu ? Je commençais à m'inquiéter.

– Un groupe d'ours en colère m'a retardée, murmurai-je dans son épaule.

– Tu t'es encore perdue ?

– Où vas-tu chercher une idée pareille ?

– Tu te souviens de Jes, n'est-ce pas ? dit-il en désignant son ami.

– Comment es-tu ? demanda Jes dans un ravkan approximatif en me tendant la main.

Il affichait une mine trop grave pour la circonstance.

– Très bien, merci, répondis-je en zemeni.

Il ne me rendit pas mon sourire, mais me tapota la main amicalement. Vraiment étrange, ce Jes.

Nous discutâmes un moment, mais je savais que Mal était conscient de mon inconfort. Je n'aimais pas me trouver dans des endroits à découverts trop longtemps. Nous nous dîmes au revoir et, avant de prendre congé, Jes me décocha un autre regard sombre. Il s'approcha de Mal pour lui murmurer quelques mots à l'oreille.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demandai-je en le regardant traverser la place.

– Hmm ? Oh, rien. Tu sais que tu as du pollen dans les cheveux ?

Il me le retira délicatement.

– Et si je voulais qu'il y reste ?

– Désolé.

Alors que nous nous éloignions de la fontaine, une des femmes se pencha en avant au point que sa volumineuse poitrine s'échappait presque de sa robe.

– Si tu te lasses de ton tas d'os, j'ai ce qu'il te faut, lança-t-elle en direction de Mal.

Je me raidis. Mal regarda par-dessus son épaule et lentement, il la toisa de la tête aux pieds.

– Je ne crois pas, non, lança-t-il sèchement.

Le visage de la fille se couvrit de plaques rouges immondes pendant que les autres, hilares, l'aspergeaient d'eau. Je m'efforçai de prendre un air hautain, mais ce ne fut pas facile de réprimer le sourire qui naissait aux coins de ma bouche.

– Merci, lâchai-je alors que nous quittions la place pour nous diriger vers notre logement temporaire.

– Pour quoi ?

Je levai les yeux au ciel.

– Tu as défendu mon honneur, nigaud.

Il me tira sous un auvent ombragé. La panique me saisit à l'idée qu'il avait repéré un danger, mais soudain je sentis ses bras autour de moi et ses lèvres sur les miennes.

Quand il se recula, mes joues étaient en feu et mes jambes en coton.

– Que ce soit bien clair, je n'essaie pas du tout de défendre ton honneur.

– Compris, répliquai-je, espérant que je n'avais pas une voix trop ridiculement haletante.

– Et surtout, j'essaie de voler chaque minute possible avant d'arriver au Pit.

Le Pit, « la mine », c'est comme ça que Mal appelait notre pension de famille. Surpeuplée et crasseuse, elle ne nous offrait aucune intimité, mais elle ne nous coûtait pas trop cher. Mal m'adressa un sourire plus radieux que jamais et me ramena dans le flot des passants. Malgré ma fatigue, je me sentais plus légère. Je ne m'étais toujours pas faite à l'idée que nous étions *ensemble*. Un autre frisson me parcourut. Passé la frontière, nous ne serions plus dérangés par des pensionnaires curieux et des interruptions malvenues. Mon pouls s'accéléra, de nervosité ou d'excitation, je n'aurais su dire.

– Alors, qu'est-ce qu'il a dit, Jes ? l'interrogeai-je une nouvelle fois, quand mes idées s'éclaircirent un peu.

– Il m'a dit de bien m'occuper de toi.

– C'est tout ?

Mal se racla la gorge.

– Et… il a dit qu'il prierait son dieu pour qu'il soigne ton mal.

– Mon *quoi ?*

– Je crois lui avoir dit que tu avais un goitre.

– Pardon ? m'écriai-je, choquée.

– Il fallait bien que j'explique pourquoi tu t'agrippes toujours à ton écharpe.

Je baissai la main, qui était encore une fois agrippée à mon étole. C'était devenu un réflexe chez moi, je n'y faisais même plus attention.

– Et donc tu lui as raconté que j'avais un goitre ? ai-je répété tout bas, sidérée.

– Je devais trouver quelque chose à dire. Et ça te donne un caractère tragique : jolie fille, excroissance, tu vois ce que je veux dire…

Je lui donnai une tape dans le bras.

– Aïe ! Tu sais, dans certains pays, les goitres sont très à la mode.

– Ils aiment aussi les eunuques ? Parce que je peux arranger ça.

– Toujours aussi sanguinaire !

– Mon goitre me rend grincheuse.

Mal rit, mais je remarquai qu'il gardait une main sur son pistolet. Le Pit se trouvait dans un des quartiers les plus malfamés de Cofton et nous transportions sur nous beaucoup de pièces, les salaires que nous économisions pour notre nouvelle vie. Encore quelques jours seulement et nous aurions assez pour quitter Cofton, son bruit, son air imprégné de pollen et la peur permanente. Nous serions en sécurité dans un endroit où personne ne se souciait de ce qui arrive à Ravka, où il n'y avait que très peu de Grishas et où personne n'avait jamais entendu parler d'une invocatrice de lumière.

Et où personne n'aura besoin de moi. L'idée me mit de méchante humeur, mais elle me venait de plus en plus souvent depuis quelque temps. Je n'étais bonne à rien dans ce pays étranger. Alors que Mal chassait, traquait, maniait les armes à feu, mon seul atout avait été d'être une Grisha. Invoquer la lumière me manquait et à force de ne plus utiliser mon pouvoir, je m'affaiblissais et m'usais. Rien que suivre la cadence de Mal m'essoufflait et je croulais sous le poids de ma sacoche.

J'étais si fragile et si maladroite que j'arrivais à peine à garder mon travail dans les champs de *jurda*. Cela nous rapportait une misère, mais je tenais à travailler et à apporter ma contribution à notre projet. Je nous revoyais comme nous étions enfants : Mal le compétent, et Alina l'incapable.

J'essayai de chasser cette pensée. Je n'étais peut-être plus l'Invocatrice de lumière, mais j'avais également cessé d'être cette petite fille triste. Je trouverais un moyen de me rendre utile.

La vue de notre pension n'arrangea pas ma bouderie. Haute d'un étage, elle avait grandement besoin d'une nouvelle couche de peinture. La pancarte à la fenêtre promettait en cinq langues des bains chauds et des lits garantis sans puces. Ayant essayé les deux, je pouvais affirmer qu'il s'agissait d'un mensonge, quelles que soient les traductions possibles. Mais avec Mal à mes côtés, c'était supportable.

Nous gravîmes les marches vers le porche vétuste et entrâmes dans la taverne qui occupait la majeure partie du rez-de-chaussée. À l'intérieur, le calme et la fraîcheur remplacèrent agréablement la cohue des rues bondées. À cette heure, on trouvait d'ordinaire déjà quelques ouvriers autour des tables abîmées, qui sifflaient en alcool leur salaire de la journée, mais aujourd'hui, la taverne était vide. Seul le patron patibulaire se tenait derrière son bar.

C'était un immigrant kerch, et j'avais tout de suite senti qu'il n'aimait pas les Ravkans. Ou peut-être qu'il nous prenait juste pour des malfrats. Nous étions arrivés deux semaines plus tôt, débraillés et crasseux, sans bagages et sans rien pour payer notre chambre qu'une barrette en or qu'il pensait sûrement volée. Cela ne l'avait pas empêché de nous la prendre en échange d'un lit étroit dans un dortoir que nous partagions avec six autres clients.

Quand il nous vit, il claqua la clé sur le zinc et la poussa vers nous sans que nous ayons à la lui réclamer. Elle était attachée à un os de poulet sculpté. Du meilleur goût.

Dans le kerch approximatif qu'il avait réussi à apprendre sur le *Verrhader*, Mal commanda un pichet d'eau chaude pour notre toilette.

– Super, grommela le patron.

C'était une sorte de brute avec un crâne dégarni et les dents orange d'avoir mastiqué trop de *jurda*. Je remarquai qu'il tremblait. Même si la journée n'était pas particulièrement chaude, une couche de sueur perlait sur sa lèvre supérieure.

Je lui jetai un autre coup d'œil par-dessus mon épaule, alors que nous nous engagions dans l'escalier à l'autre bout de la taverne déserte. Il nous observait toujours, les bras croisés sur sa poitrine, ses yeux perçants plus petits que d'habitude. Quelque chose dans son expression me mit mal à l'aise.

J'hésitai en bas des marches.

– Ce type ne nous aime vraiment pas, dis-je.

Mal était déjà plus haut dans l'escalier.

– Non, mais il aime notre argent. Et nous partons bientôt.

Je tentai de me calmer. Tout l'après-midi, je m'étais sentie fébrile.

– D'accord, abdiquai-je en suivant Mal. Mais au cas où, comment on dit « pauvre type » en kerch ?

– *Jer ven azel.*

– Vraiment ?

– Les premiers mots que les marins t'apprennent, ce sont les insultes.

Le premier étage de la maison était dans un état encore plus catastrophique que les parties publiques en bas. Le tapis avait perdu sa couleur et la plupart de ses fils, et les couloirs sombres puaient le chou et le tabac. Les portes des chambres étaient

toutes fermées, et aucun son ne s'en échappa quand nous les longeâmes. Le silence rendait l'atmosphère pesante. Peut-être que tout le monde était sorti se balader.

L'unique source de lumière était la fenêtre sale au bout du couloir. Alors que Mal entrait la clé dans la serrure, je regardai par la fenêtre les calèches et les charrettes qui passaient dans la rue. En face de nous, un homme installé sous un balcon surveillait la pension. Il tira sur son col et sur ses manches, comme s'il portait des vêtements neufs et inconfortables. Nos regards se croisèrent, et il tourna rapidement la tête.

Une vague de peur m'envahit.

– Mal… chuchotai-je en me rapprochant de lui.

Trop tard. La porte s'ouvrit avec fracas.

– Non ! hurlai-je.

Je tendis les bras et la lumière jaillit en une cascade aveuglante dans le couloir. Des mains m'agrippèrent pour m'immobiliser et me pousser dans la chambre. Je me débattis et donnai des coups de pied et d'épaule.

– Ça suffit, ordonna une voix froide qui provenait d'un coin de la pièce. Ça m'embêterait d'avoir à égorger votre ami si vite.

Le temps s'écoulait au ralenti. Je distinguai la pièce minable au plafond bas, la bassine fendue sur la table usée, les moutons de poussière virevoltant dans les rayons du soleil, la lame étincelante du couteau pressant sur la gorge de Mal. Le type qui le tenait affichait un rictus familier. *Ivan*. Les deux autres intrus, un homme et une femme, portaient les manteaux et les pantalons des marchands et des travailleurs zemenis, mais je reconnus leurs visages de mon passage dans le Seconde Armée. Des Grishas.

Derrière eux, dans l'ombre, installé sur un petit fauteuil à bascule comme s'il s'agissait d'un trône, se tenait le Darkling.

Pendant un moment, le silence nous enveloppa. J'entendais la respiration haletante de Mal, le frottement des pieds sur le

sol. Un homme saluait quelqu'un dans la rue. Je n'arrivais pas à détourner mon regard des mains du Darkling, de ses longs doigts posés tranquillement sur les accoudoirs. La pensée imbécile que je ne l'avais jamais vu en habits de tous les jours me traversa l'esprit.

Et soudain la réalité me rattrapa. Voilà comment tout se terminait ? Sans un dernier combat ? Sans un coup de feu ou un éclat de voix ? Un sanglot de rage et de frustration s'arracha à ma poitrine.

– Prends-lui son pistolet et fouille-la, demanda le Darkling doucement.

Je sentis le poids réconfortant de mon arme quitter ma hanche, ma dague sortir de son fourreau sur mon poignet.

– Je vais leur demander de vous lâcher, lança-t-il quand ils eurent terminé leur inspection. Mais sachez que si je vous vois lever les mains, Ivan achève le traqueur. Montrez-moi que vous comprenez.

Je hochai la tête, tendue.

Il leva un doigt et mon assaillant me libéra. Je trébuchai en avant et me figeai au centre du dortoir, les poings serrés.

Je pouvais trancher le Darkling en deux avec mes pouvoirs. Je pouvais pulvériser ce bâtiment de malheur. Mais pas avant qu'Ivan ne coupe la gorge de Mal.

– Comment nous avez-vous trouvés ? demandai-je.

– Vous laissez une traînée de valeur derrière vous.

D'un geste las, il jeta sur la table un petit objet qui cliqueta sur la bassine. Je reconnus l'une des barrettes en or que Genya avait tressées dans mes cheveux quelques semaines plus tôt. Nous les avions échangées contre notre traversée de la Vraie-Mer, le trajet jusqu'à Cofton et notre lit minable grouillant de puces.

Le Darkling se leva et une agitation étrangère envahit la pièce. Un peu comme si tous les Grishas retenaient leur respi-

ration dans l'attente de ce qu'il allait faire. La panique qui se dégageait d'eux me mit immédiatement en état d'alerte maximale. Les sujets du Darkling l'avaient toujours traité avec respect, mais leur comportement trahissait autre chose. Même Ivan semblait anxieux, presque terrifié.

Le Darkling avança dans la lumière et je vis sur son visage des cicatrices qu'il n'avait pas réussi à gommer. Elles avaient été soignées par un Caporalki, mais on les distinguait encore. Un volcra y avait laissé ses marques. *Parfait*, songeai-je, mesquine. Maigre consolation, certes, mais au moins, il n'était plus aussi parfait qu'il l'avait été.

Il s'arrêta et me dévisagea.

– Comment trouvez-vous la vie en cavale, Alina ? Vous n'avez pas bonne mine.

– Vous non plus, rétorquai-je.

Et je ne parlais pas que des cicatrices. Il portait sa fatigue comme une cape élégante, mais elle était tout de même là. Des taches pâles lui soulignaient les yeux, et son visage était plus creusé que jamais, ses pommettes saillantes ressortant davantage encore.

– Un petit prix à payer, lâcha-t-il en esquissant un demi-sourire.

Un frisson me parcourut le dos. *Pour quoi ?*

Il tendit la main vers moi et je dus déployer toute mon énergie pour ne pas reculer. Il se contenta d'attraper un pan de mon écharpe, tira délicatement dessus et la laine se déroula de mon cou pour dégringoler sur le sol.

– Vous recommencez à faire semblant d'être moins que ce que vous êtes, commenta-t-il. L'imposture ne vous va pas.

Une pointe de malaise me saisit. Ne m'étais-je pas formulé cette même réflexion quelques minutes plus tôt ?

– Merci de vous soucier de moi, grommelai-je, ironique.

Il promena ses doigts sur mon collier.

– Il est autant à vous qu'à moi, Alina.

Je repoussai sa main d'une tape, et un murmure d'angoisse s'éleva des Grishas.

– Alors vous n'auriez pas dû le mettre autour de mon cou, lâchai-je sèchement. Que voulez-vous ?

Bien sûr, je le savais déjà. Il voulait tout : Ravka, le monde, le pouvoir du Fold. Sa réponse n'avait aucune importance. Il fallait juste que je le fasse parler. Je savais que cet instant viendrait, et je m'y étais préparée. Je n'allais pas le laisser m'emmener encore une fois. Je jetai un regard à Mal, espérant qu'il comprendrait mes intentions.

– Je voulais vous remercier, affirma le Darkling.

Ça, je ne m'y étais pas attendue.

– Me remercier ?

– Pour le cadeau que vous m'avez offert.

Mes yeux se posèrent sur les cicatrices qui sillonnaient sa joue pâle.

– Non, dit-il avec un petit sourire. Pas ça. Mais elles me servent à me rappeler.

– Quoi ? interrogeai-je, incapable de réprimer ma curiosité.

Il me dévisageait de ses yeux gris.

– Que tous les hommes sont corruptibles. Non, Alina, le cadeau que vous m'avez fait est bien plus grand.

Il fit volte-face. Je lançai un autre coup d'œil à Mal.

– Contrairement à vous, je comprends la gratitude et je veux l'exprimer.

Il leva les mains. L'obscurité s'installa dans la pièce.

– Maintenant ! criai-je.

Mal enfonça le coude dans les côtes d'Ivan. Au même instant, je levai les mains et la lumière jaillit, aveuglant les Grishas autour de nous. Je concentrai mon pouvoir pour tracer un fais-

ceau puissant. Je n'avais qu'un seul but. Je n'allais pas laisser le Darkling debout. Dans l'obscurité, je m'efforçai de trouver ma cible. En vain.

J'avais vu le Darkling utiliser son pouvoir à maintes reprises. Cette fois c'était différent. Les ombres tourbillonnaient et glissaient autour de ma lumière, lui échappant en claquant comme une nuée d'insectes affamés. Elles étaient plus rapides. Je les poursuivais avec mon rayon, mais malgré leur proximité, elles se dérobaient à moi.

Mal était à mes côtés. Il avait réussi à s'emparer du couteau d'Ivan.

– Reste près de moi, lançai-je.

Il valait mieux que je tente d'ouvrir un trou dans le sol plutôt que de ne rien faire. Je me concentrai et sentis le pouvoir de la Coupe vibrer en moi. Je levai un bras… mais quelque chose sortit des ténèbres.

C'est une ruse, songeai-je alors que la chose se rapprochait. *Sûrement une illusion.*

Une créature, avec une face lisse dénuée de traits, s'extirpa de la pénombre. Son corps flou tremblait et se reformait : des bras, des jambes et de longues mains terminées par ce qui semblait être des griffes, un large dos qui s'agitait et se transformait à mesure que ses ailes se déployaient telle une tache d'encre. On aurait presque dit un volcra, mais il avait une forme plus humaine. Et il ne craignait pas la lumière : il n'avait pas peur de moi.

C'est une ruse, insistait mon esprit paniqué. *C'est impossible.* C'était contraire à tout ce que je savais sur le pouvoir des Grishas. Nous ne pouvions engendrer de la matière. Nous ne pouvions créer la vie. La créature continuait à venir vers nous et les Grishas du Darkling se collaient au mur, visiblement terrorisés. C'est ce qui les avait tant effrayés.

Repoussant l'horreur qui m'envahissait, je me recentrai sur mon pouvoir. Je balançai les bras en un arc éblouissant et impitoyable. La lumière trancha la créature. Tout d'abord, je crus qu'elle allait continuer à avancer. Mais elle chancela, scintilla comme un nuage allumé par un éclair et se désagrégea. J'eus à peine le temps d'éprouver une pointe de soulagement que le Darkling leva la main, convoquant un autre monstre, puis un autre et un autre encore.

– Voici votre présent, annonça-t-il. Celui que j'ai rapporté du Fold.

Son visage s'animait de puissance et d'une joie macabre. Mais j'y vis de la fatigue également. Ce qu'il réalisait lui coûtait beaucoup d'énergie.

Mal et moi reculâmes vers la porte. Soudain l'une des créatures se jeta sur nous avec une rapidité étonnante. Mal la poignarda avec son couteau. La chose s'interrompit, vacilla légèrement et l'attrapa pour le jeter dans les airs comme s'il n'était qu'un vulgaire jouet. Ça n'avait rien d'une illusion.

– Mal ! hurlai-je.

Je fendis la créature avec la Coupe et elle partit en fumée, mais la suivante était déjà sur moi. Elle m'agrippa, provoquant en moi un profond dégoût. On aurait dit qu'un millier d'insectes rampants montaient sur mon bras.

Elle me souleva dans les airs, et je vis à quel point je m'étais trompée. Elle avait une bouche, une ouverture béante qui révélait des rangées et des rangées de dents. Je les sentis toutes quand elle les planta profondément dans mon épaule.

Une douleur insoutenable irradia dans tout mon corps, me déchirant de l'intérieur. Comme à des kilomètres de moi, j'entendis la voix de Mal qui m'appelait. Je m'entendis hurler.

La créature me lâcha. Je tombai à terre, démolie. Je gisais sur le dos, la cruelle morsure lancinant affreusement. Je vis le